



Le Christ compagnon

Je voudrais montrer qu'il n'a rien à voir avec le [Christ pélican](#), dont j'ai parlé dans le dernier numéro de *Golias* (septembre/octobre 2007), et on verra aisément qu'autant je prenais mes distances avec celui-là, autant celui-ci a toute ma préférence.

Soit donc cette icône copte, qui se trouve au musée du Louvre, et qui représente le Christ (à droite) et l'abbé Ménas (à gauche). On note tout d'abord que les deux personnages ont sensiblement la même taille, et que donc il n'y a pas une position de domination du Christ, et de sujétion ou de soumission de l'abbé, son disciple. À peu de choses près (à quelques détails près, dont le traitement différent des deux auréoles), ils sont sur un pied d'égalité. Le Christ tient dans sa main gauche un livre, et aux riches ornements de la couverture on devine qu'il s'agit du Livre par excellence, la Bible (ce mot signifie *Livre*, d'après le grec). L'abbé tient dans sa main gauche un rouleau, un *volumen*, de bien plus petite importance : comme si un peu du contenu du grand Livre, qui est un codex (un livre relié, plus fourni en pages), était passé dans ce rouleau, de manière plus aisée. La main droite de Jésus se pose sur l'épaule droite de l'abbé, en geste d'accompagnement et de camaraderie. Celui-ci, de sa main droite, soit fait un geste traditionnel de bénédiction, soit désigne le compagnon qu'ainsi il pourrait remercier. Mais les deux personnages ne se regardent pas l'un l'autre, on est au-delà de la psychologie ou du sentimentalisme : la *psychè*, l'âme, les sentiments ordinaires, n'ont rien à voir avec l'esprit, le *pneûma*. Ils sont présentés de façon frontale, et leur regard aux yeux démesurément agrandis, quasi hypnotique ou hypnotisant comme il est de règle dans les icônes, semble fixer le chemin qu'ils ont à parcourir ensemble.

Il me semble que cette icône donne de Jésus la meilleure image qui soit : celui d'un enseignant, d'un interprète ou exégète du Livre, qui nous indique ce qu'on peut y voir, nous encourage à cheminer en sa compagnie, et éclairés par ses conseils, que nous pouvons ou pourrons toujours nous remémorer à l'intérieur de nous-mêmes. C'est ainsi que le voient, une fois qu'il les a quittés, les pèlerins d'Emmaüs dans l'évangile de Luc : « Et ils se dirent l'un à l'autre : 'Notre cœur ne brûlait-il pas au-dedans de nous, lorsqu'il nous parlait en chemin et nous expliquait les Écritures ?' » (24/32) Jésus parle en chemin (*en tê hodô*) et explique ou littéralement ouvre (*anoigei*) les Écritures. C'est une voix qui montre la voie.

Et comme le disent les pèlerins il s'adresse au centre de nous-mêmes, au plus profond de notre cœur, ce qui se marque dans l'icône par la généralisation de la perspective inversée : voyez le traitement ici du Livre dans la main de Jésus, par exemple : il met au défi toutes nos lois de la perspective occidentale, qui depuis la Renaissance troue la toile pour nous faire sortir hors de nous-mêmes, nous décentrer vers un point de fuite situé loin de nous. Art du détournement ou

du divertissement loin de soi (*divertere* : détourner). Au contraire l'inversion de la perspective situe le point de fuite en avant de l'image, en direction de notre cœur : à l'écoute du message qui nous est proposé nous nous recueillons en nous-mêmes, nous retrouvons notre propre centre. Alors nous revenons à nous-mêmes, nous opérons notre conversion ou notre retour (*convertere* : retourner ; *converti* : faire retour). On comprend pourquoi la représentation ici n'est pas naturaliste, mais symbolique : le sens est entièrement spirituel. Au reste le fond d'or aussi supprimerait pour nous, s'il en était besoin, toute distraction de l'essentiel.

Initialement Jésus est appelé *rabbi*, ce qui traduit en grec est *didaskalos*, et en latin *magister* : Jean 1/38. Le nom désigne simplement un enseignant, comme le montre le mot de *rabbin*, qui désigne chez les Juifs un interprète de la Thora. J'ai parlé d'exégète en commençant. Un exégète, c'est celui qui explique. C'est ce mot qui caractérise Jésus à la fin du prologue de l'évangile de Jean : « Dieu, c'est un fait que personne ne l'a jamais vu. Le Fils unique, qui est tourné vers le sein du Père, nous l'expliqua (*exègèsato*) » (1/18) Méfiez-vous ici de certaines traductions inexactes ou équivoques. Pour cet *exègèsato* on trouve parfois chez nous : « nous l'a fait connaître », ce qui contient à y bien réfléchir un risque d'idolâtrie. On peut en effet y comprendre : l'a matérialisé à nos yeux, l'a incarné devant nous. Le simple interprète du départ pourra devenir alors un Dieu incarné, ce qu'il sera effectivement plus tard. Et que dire de la traduction que Chouraqui fait de cet *exègèsato* : « Il entraîne » ! Bien sûr pour ce faire il rapproche *exègèsthai* de *hègèsthai*, commander, diriger : voyez *hégémonie*, par exemple. Mais enfin on sait qu'il faut se méfier des emballements pulsionnels et irréfléchis, que les guides ou conducteurs de peuples, qu'on les nomme *Führer* ou *Duce*, sont de bien fâcheuse mémoire...

Jésus était bien à l'origine notre instituteur, notre Enseigneur. Malheureusement il ne l'est pas resté. Bien vite notre Enseigneur est devenu notre Seigneur, à qui on nous a appris à faire allégeance et soumission. On a adoré comme un Dieu celui qui au départ n'était qu'un interprète de Dieu. Le mythe paulinien aussi s'est greffé là-dessus : le Christ nous a sauvés en répandant son sang. Le sacrifice salvateur, la parole de la croix (comme si un objet pouvait parler, ou si on pouvait le faire parler !), ont supplanté l'ouverture de l'esprit, l'écoute d'une vraie parole pourtant, le profit tiré d'un vrai enseignement. Est apparu ce Christ pélican dont j'ai parlé, qui nous nourrit dramatiquement et eucharistiquement de sa propre chair. Vis-à-vis de cet être qu'on a dit de même substance que Dieu, au Concile de Nicée en 325, on a mêlé ensemble l'effectif du rattachement et l'affectif de l'attachement. Sont apparus alors d'une part la majesté d'un dieu qui écrase, et de l'autre l'émotion qui brouille le regard, le dolorisme, le sentimentalisme, etc., toutes choses totalement absentes de notre icône.

Avoir un compagnon aux côtés duquel nous marchons, qui nous explique les choses, nous transmet son savoir et son esprit, son souffle, que souhaiter de

mieux ? Accompagner se dit en grec *akoloutheîn*, d'où vient le français *acolyte*. Ce mot est formé d'un *a* copulatif, et de *keleuthos*, le chemin. Or vous remarquerez que ce mot du grec néotestamentaire est toujours traduit chez nous non pas par *accompagner*, mais par *suivre*. Ainsi dans l'évangile de Luc le disciple de Jésus est invité par celui-ci à « renoncer à lui-même et à l'accompagner (*akoloutheîn*) » (9/23 : je cite seulement le texte initial, en laissant de côté exprès : « prendre sa croix chaque jour », qui sont des ajouts doloristes ultérieurs). Mais nos traductions habituelles pour *akoloutheîn* portent : suivre. Voyez aussi Jean 13/37, etc.

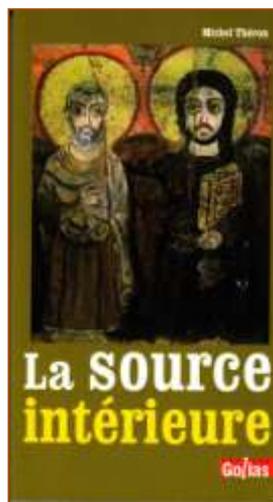
Pourquoi en est-il ainsi ? C'est peut-être à cause de l'influence de la Vulgate, Jérôme traduisant toujours *akoloutheîn* par *sequi*, qui effectivement ne veut dire que suivre (accompagner se dirait en latin *comitari*). De la sorte cette option a fait des disciples de Jésus des suiveurs, et pourquoi pas ensuite, une fois prise l'habitude de suivre, des sectateurs (de *sectari*, fréquentatif de *sequi*), et même à l'arrivée des sectaires ?

Heureusement que notre icône n'est pas dans ce cas, et ne nous montre en Jésus qu'un compagnon de route, sans doute plus avancé que nous en connaissance, mais en aucune façon un chef ou un gourou à suivre aveuglément, ou à diviniser. Ne soyons pas idolâtres. On dit fort bien en Orient : « Si vous rencontrez Bouddha, tuez-le ! » Il en est de même de Jésus. Comme d'autres d'ailleurs, il nous montre un chemin. De lui nous sentons, sinon comme ici sa main fraternellement posée contre notre épaule, au moins au fond de nous-mêmes, le son secret de sa voix.

© Michel Théron – 2011

[Article paru dans le numéro de novembre/décembre 2007 de *Golias Magazine*]

Nota : Cette icône est reproduite en couverture de mon ouvrage *La Source intérieure* (Golias, 2008), et elle en résume tout l'esprit.



Voir page suivante pour lire la quatrième de couverture →

Michel Théron

La source intérieure

La source ne se trouve pas ailleurs mais en nous. Le pèlerin de l'intériorité vit la religion comme lecture de soi et recueillement en soi, et non comme asservissement ou sujétion à une communauté ou à des autorités. Il chemine, cherchant inlassablement à travers les mots la parole, source de vie ou vie à sa source...

Ce livre m'a charmé et enrichi, il a stimulé ma réflexion et ma méditation. Le souci de la beauté l'anime autant que celui de la vérité. Je suis sensible à son étonnant mélange de sérieux et d'humour, de profondeur et de jeu, de bienveillance et de polémique. Je lui en ai une très grande reconnaissance, une reconnaissance que, je le pense et l'espère, éprouveront tous les lecteurs de ces pages d'une qualité exceptionnelle.

André Gounelle

(théologien, doyen honoraire
de la Faculté de Théologie protestante de Montpellier)

L'auteur : Michel THÉRON est agrégé de lettres, docteur en littérature française, et professeur honoraire de Première supérieure et de Lettres supérieures au lycée Joffre de Montpellier. Il a publié plusieurs ouvrages concernant la littérature et l'art, mettant toujours l'étude du langage, sous toutes ses formes, au centre de ses préoccupations. Son approche des phénomènes religieux est une méditation spirituelle sur les textes seuls, lus de façon personnelle et débarrassée des dogmes.



16 euros

Cet ouvrage est vendu en librairie. Il peut aussi être commandé directement à l'éditeur en cliquant : [ici](#).